

BERNARD KREISS,
traducteur

PIERRE DESHUSSES

À notre collègue Bernard Kreiss

Spécialiste de la littérature de langue allemande, il a traduit, entre autres, Martin Walser, Thomas Bernhard, Elias Canetti, Siegfried Lenz... Distingué par de nombreux prix internationaux, il est mort le 26 octobre 2019, à l'âge de 81 ans.

Traducteur de l'allemand, Bernard Kreiss est mort le 26 octobre à l'âge de 81 ans. Homme discret, exigeant et passionné, il s'est toujours tenu loin des projecteurs, considérant que la place du traducteur est dans l'ombre : celle de l'auteur, bien sûr, mais aussi celle de « *la forge* » que représente tout travail de traduction, comme disait Bernard Simeone, traducteur de l'italien, où il a su faire étinceler les textes étrangers qui lui étaient confiés.

Il aimait comparer son travail à celui d'un orfèvre. Orfèvre de la traduction, il l'a été sans conteste, à tel point qu'il se disait, non sans une pointe de regret, « *abonné aux textes difficiles* » auprès des éditeurs. Son œuvre, maintes fois récompensée, est impressionnante, allant de Georg Büchner à Martin Walser en passant entre autres par Thomas Bernhard, Elias Canetti, Siegfried Lenz, Christoph Ransmayr, Winfried Georg Sebald et Adalbert Stifter.

Né à Mulhouse en 1938, Bernard Kreiss s'est d'abord essayé au journalisme puis à la diplomatie, avant de se consacrer à la traduction littéraire, par goût du calme et de la liberté, mais aussi et surtout par amour des mots, du jeu avec les mots. « *Traduire, c'est écrire* », disait-il. Même s'il ne se prenait évidemment pas pour un auteur, il

se savait en revanche et à juste titre écrivain. Il vivait depuis plusieurs années en Haute-Savoie, dans une petite commune au-dessus du lac Léman.

Malicieux, il s'amusait à prétendre avec un brin de provocation que la traduction est une « *imposture* », ce qui ne l'a pas empêché d'y consacrer quarante ans de sa vie avec une intégrité sans faille. S'il parlait d'imposture, c'est que pour lui la traduction avait de fortes ressemblances avec un tour de passe-passe.

Dans son discours de remerciements lors de la remise du prix Romain-Rolland à Berlin, en 2014, il définissait ainsi sa façon d'aborder un texte à traduire : « *C'est un combat singulier qui s'engage avec l'autre, avec cet auteur qui lui résiste, avec le texte de cet autre qu'il va devoir faire sien – un texte que notre traducteur va devoir s'approprier afin de tâcher de mener à bien son tour de passe-passe, autrement dit cette improbable opération d'escamotage au terme de laquelle un texte écrit dans une langue sera remplacé (comme par magie !) par un autre texte, écrit dans une autre langue, un texte autre qui se voudrait la réplique du texte initial. Un autre texte qui se voudrait le même.* »

Cette quadrature du cercle par laquelle il définissait son activité a été honorée par d'autres récompenses comme le Prix national autrichien en 1995 pour l'ensemble de son travail de traduction de la littérature autrichienne, le prix Gérard-de-Nerval en 1997, le Prix lémanique de la traduction en 2009 et le Grand Prix de la traduction pour l'ensemble de son œuvre décerné par la Société des gens de lettres en 2018.

Exigeant, il considérait chaque nouvelle œuvre à traduire comme un défi à traiter, comme une partition musicale, pour rendre non seulement le message, mais aussi le rythme et le souffle de l'œuvre originale, ses silences et ses soupirs. Ce qui apparaît comme allant de soi quand on lit ses traductions, comme coulant de source, ressortissait en fait à un véritable travail d'horloger où cette maîtrise du temps et du rythme passait d'abord par un démontage et une mise à plat.

Dans son allocution lors de la remise du Prix lémanique, il déclarait : « *Traduire, c'est transformer. Analyser, décortiquer le texte, réduire en pièces ce puzzle monstrueux, aligner les pièces, les examiner une par une, les grouper, les dégrouper, les regrouper, les ingérer, les assimi-*

ler, les régurgiter ensuite au prix d'une longue rumination pour tâcher d'obtenir au bout du compte un nouveau puzzle, un puzzle constitué de pièces dont les formes, les couleurs, la disposition au sein de l'ensemble ne présentent aucun point commun avec l'original mais qui, en dépit de son altérité, n'en serait pas moins l'intégrale et si possible intègre restitution de ce dernier. » Ainsi Bernard Kreiss définissait ce processus mystérieux de la traduction dont il fut un virtuose.

Nous remercions chaleureusement le journal Le Monde, et en particulier Christian Massol, ainsi que Pierre Deshusses de nous avoir autorisés à reprendre l'intégralité de cet article paru dans Le Monde du 20 novembre 2019.